

Georges qu'elles ne sortiraient pas ; le ciel était incertain et des menaces d'orage planaient dans l'air.

La jeune femme s'adressa à son mari :

— Nous ne voulons pas vous condamner à rester au château.

— Non, bien certainement, appuya la mère, et nous exigeons que tu fasses ta promenade habituelle.

Georges se proposait de faire seller son cheval, lorsqu'il se ravisa, et commanda à Toussaint d'atteler le "buggy". M. de Kerlor conduirait, son serviteur l'accompagnerait.

Après avoir embrassé sa mère et sa femme, il partit, déclarant qu'il ne resterait que deux heures dehors.

En voiture, Georges pensa à la lettre de Carmen ; il avait hâte de revoir sa sœur ; sans doute à cette heure, elle n'était pas loin de la Bretagne.

Il se souvint que le bateau sur lequel les époux devaient faire la traversée s'appelait le *Prins-Hendrik*.

Georges allait tout simplement se rendre à Brest et demander dans les bureaux de la navigation si l'on attendait ce navire, qui était peut-être déjà signalé.

— Quelle surprise, se disait-il, si je ramenaient au château Carmen et Firmin !

Il ajouta :

— Ce n'est guère vraisemblable, Saint-Hyrieix nous aurait télégraphié son arrivée... Il est vrai qu'il faut du temps au père Malarec, le piéton du télégraphe, pour gagner Kerlor... Quand j'y rentrerai, le bonhomme sera peut-être venu.

Le buggy suivait la route qui longeait la mer, escaladant les falaises redescendant dans les vallées, courant tout près de ces grèves pittoresques, parfois étranglées entre les rochers, parfois, au contraire, dominant une immense étendue de pays, d'où la vue planait en même temps sur l'Océan et sur la campagne.

Tout à coup, Georges de Kerlor s'interrompit dans ses réflexions.

A un coude de la route, il aperçut un groupe d'hommes et de femmes s'agitant tumultueusement.

Les uns levaient les bras, d'autres couraient à toutes jambes vers un but désigné, bref, cette pantomime animée annonçait quelque chose d'anormal, car les paysans bretons sont généralement placides, pour ne pas dire indifférents.

Georges tressaillit.

— Tu vois, Toussaint ? fit-il.

— Mais oui, monsieur le comte, m'est avis que ça a l'air de chauffer là-bas... Les gars sont tous en ébullition.

— Qu'est-ce donc ? se demanda M. de Kerlor.

Il pressa l'allure du poney et atteignit bientôt un homme, qui, détaché du groupe, courait de toutes ses forces vers le village, encaissé dans la vallée à quelque distance de la route.

— Hé ! Julian ! appela Georges... Que se passe-t-il donc ?

Julian s'arrêta dans sa course. Il respira bruyamment et répondit :

— Ah ! monsieur le comte... Quel malheur !... Quel malheur.

L'émotion de M. de Kerlor redoubla.

— Parle ! dit-il.

— Ah ! monsieur le comte !..

— Encore une fois, explique-toi.

— Un abordage !

— Un abordage !

— Oui, expliqua Julian, cette nuit... Le temps était si beau qu'il ne peut s'agir d'autre chose.

— C'est près d'ici ? demanda Georges.

— Pas loin, bien sûr... La marée, en revenant, a déjà rejeté bon nombre d'épaves... C'est comme ça que nous avons appris le sinistre... Nous avons déjà relevé trois cadavres sur la grève... Le flot monte encore, on s'attend à en trouver d'autres.

— Et pas un vivant ?... Pas un de ces corps qu'on puisse parvenir à ranimer ?

— Jusqu'ici pas un seul... Ceux qu'on a trouvés ont bien rendu l'âme.

— Mon Dieu ! fit Georges avec la plus grande pitié.

Julian reprit :

— Pour sûr les vagues en ramèneront d'autres... On prépare des secours et des brancards... tandis que les gars vont battre la côte et chercher sur les grèves d'alentour.

— Je vais vous aider ! s'écria Georges.

Et, jetant les rênes à Toussaint, le comte sauta à bas de sa voiture.

— Retourne au château, commanda-t-il à son serviteur... Explique à ma mère et à madame que je serai en retard... Elles me pardonneront en pensant que je vais peut-être sauver la vie à des malheureux... Et surtout, envoie par ici tout le monde disponible.

Puis, tandis que le buggy s'éloignait, Georges rejoignait le groupe et s'écriait :

— Allons, camarades !... à l'œuvre !

Les Bretons accueillirent avec enthousiasme le jeune châtelain et s'apprêtèrent même à lui obéir.

Sous sa direction, plusieurs détachements se formèrent et, se

partageant les criques voisines, partirent dans des directions différentes, afin d'explorer la grève dans ses recoins les plus cachés.

La funèbre recherche durait depuis plusieurs heures.

Cinq autres cadavres s'étaient ajoutés à ceux que le flot avait déjà rendus.

Quant au nom du navire perdu, à une indication quelconque sur son origine ou sa destination, rien dans les épaves recueillies ne pouvait encore fournir le moindre renseignement.

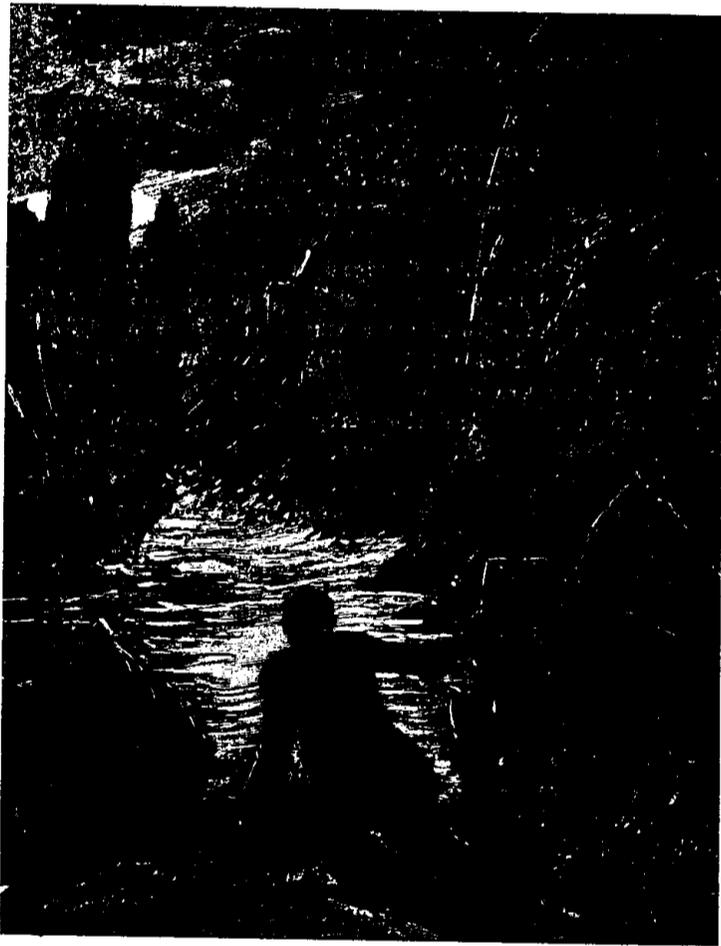
La nouvelle de la catastrophe s'était rapidement propagée, et les secours étaient arrivés nombreux et actifs.

Le jour commençait à baisser.

Toute la population du littoral, échelonnée sur la côte, fouillait les moindres anses, cherchant dans le creux des rochers, explorant les algues et les varechs.

Au premier rang des travailleurs Georges se signalait, plus empressé, plus audacieux, plus entreprenant dans ses investigations que les pêcheurs ou les marins les plus aguerris.

Son œil anxieux interrogeait l'horizon. Il se demandait s'il n'allait pas voir apparaître des malheureux cramponnés à une épave et qu'il pourrait sauver juste au moment atroce où les naufragés perdent le dernier espoir.



Ce fantôme se coulait parmi les pierres.—Page 750, col. 1

Il se disait qu'il n'était pas possible que le navire inconnu eût péri corps et biens.

Le flot n'avait ramené que des noyés, mais des passagers ou des matelots avaient dû se jeter dans les canots, et, grâce au calme de l'Océan, ils n'avaient pu tous sombrer.

Dans le plus grand désastre maritime, il y a toujours des êtres humains qui se cramponnent à un débris avec une énergie suprême.

Si l'accident ne s'était pas produit trop loin de la côte, quelqu'un finirait par y atterrir.

Est-ce que la mer n'allait pas ramener au moins un vivant ?

M. de Kerlor, dans son ardeur, s'était peu à peu, sans le remarquer, séparé du gros de la petite troupe qu'il dirigeait.

Il parvint ainsi jusqu'à une sorte de môle naturel, formé par des rochers amoncelés et se dressant comme une obstacle infranchissable entre la falaise et la mer.

Georges fit un violent effort ; ses deux mains s'accrochèrent à une épaisse touffe de lichens, poussée dans une anfractuosités du roc, ce qui lui permit de hisser le reste de son corps jusqu'au faite de cette muraille de granit.

Il jeta les yeux autour de lui.

Les flots, dont le choc était brusquement arrêté, déferlait dans l'étroit chenal, rendus furieux par l'obstacle.

Chercher là quelque épave n'était-ce pas peine perdue ?